

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE

Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Fahrenheit Centigrads

Midi	78	22
3 p. m.	80	24
6 p. m.	78	23
7 h. du matin..	72	20

LES RAPPORTS COMMERCIAUX RUSSO-ALLEMANDS.

La Douma vient d'adopter un droit d'entrée sur les céréales, qui atteint directement les importations allemandes. Ce vote est significatif au moment où l'on se prépare à discuter le renouvellement éventuel du traité de commerce russo-allemand de 1904.

Le problème des rapports commerciaux entre la Russie et l'Allemagne est vivement débattu à Pétersbourg. Le ministère des finances institue une commission pour la révision de ce traité. L'administration centrale de l'agriculture adresse des questionnaires aux administrations locales, et mène avec leur concours une enquête générale sur les moyens propres à favoriser l'exportation des produits agricoles.

Le ministère du commerce envisage le rapport que l'écolage au dehors de ces mêmes produits a avec l'industrie nationale, et confie à trente experts la rédaction provisoire d'un nouveau tarif douanier. De leur côté, les chambres russes d'exportation et leurs filiales, les comités de gouvernements et de districts, le congrès centrale des représentants de l'industrie et du commerce à Saint-Petersbourg multiplient les conférences, les publications statistiques, les cahiers de revendications. Quant à l'esprit dans lequel ces études sont conduites et le but général vers lequel elles tendent, une résolution votée récemment au Club national donne des indications caractéristiques et s'énonce en termes qui méritent d'être soulignés.

La politique allemande, déclare ce document, s'efforce avant tout de favoriser l'importation des produits agricoles russes et celle des matières premières venues de Russie; elle cherche ensuite à assurer l'exportation en Russie des produits manufacturés allemands. Grâce à ce double programme et à la

méconnaissance des intérêts russes essentiels constatés lors de la conclusion des traités de commerce de 1891 et de 1904, l'Allemagne a pu s'enrichir aux dépens de sa voisine de l'est. Celle-ci paye, sous une forme indirecte, une contribution annuelle pareille à celle que la France fut condamnée à payer après une guerre désastreuse et dont le total approche d'un milliard de roubles.

A l'appui de cette affirmation, la presse russe produit des chiffres. Elle démontre, statistiques en main, que grâce au bas prix des céréales russes exportées en Allemagne, l'élevage du bétail y prospère, tandis qu'en Russie même l'effectif des chevaux et celui des bêtes à cornes restent presque stationnaires. On constate en effet que le nombre des chevaux russes, en milliers de têtes, était de 18,226 en 1895, de 23,090 en 1910; celui des bêtes à cornes a passé dans le même intervalle de 27,359 à 33,616. Cependant la population, en milliers d'âmes, s'est élevée de 124,967 à 163,244, faisant ainsi ressortir un accroissement numérique des habitants bien supérieur en valeur relative à celui des animaux.

Une autre preuve des avantages économiques relevés au profit de l'Allemagne est la faculté acquise par elle dans ces derniers temps d'exporter des céréales en Finlande et jusqu'en Russie. La part de la Russie, dans le commerce extérieur de la Finlande, était de 34 0-0 en 1895, de 29,7 0-0 en 1911; celle de l'Allemagne, aux mêmes époques, de 21,4 0-0 et de 28,8 0-0. Dans le même temps, l'exportation du seigle allemand en Russie n'avait fait que croître. Pour l'année 1907-1908, elle n'était encore, en milliers de quintaux, que de 2,400; cinq ans plus tard, en 1912-1913, elle s'élevait au chiffre de 8,300.

Ces constatations numériques une fois faites, les Russes passent à comparer la Russie de 1894 à celle de 1914. Ils remarquent que leurs facultés productives, mesurées dans l'ensemble par le rapide accroissement de leur population, ont progressé elles-mêmes d'une manière rapide au cours des vingt dernières années, et que l'état défectueux de leur balance commerciale avec l'Allemagne ne correspond plus aujourd'hui à la grandeur de ces facultés. Alors que leur production en céréales s'élève d'année en année, le rendement économique de cette production reste défavorable.

Le bien-être des agriculteurs s'accroît peu. La fortune publique s'élève moins vite que la population; les machines agricoles elles-mêmes sont en trop petit nombre pour permettre la culture intensive, et cette circonstance réagit sur la production. Dans ces conditions, l'état de l'industrie lui-même reste affecté par les difficultés que l'agriculture éprouve; quoique favorisé par des tarifs protecteurs, il subit le contre-coup des prix allemands sur les céréales, qui subordonne les facultés d'achat de la population russe aux résultats de la réalisation de la moisson.

En dernière analyse, la Russie paraît fondée à se plaindre d'une sorte de dépendance économique ou de sujétion vis-à-vis de l'Allemagne. Cette situation pourrait correspondre dans une certaine mesure à la situation politique de 1894 ou de 1904, mais elle ne correspond plus aucunement à la place que la Russie occupe dans l'Europe de 1914.

On conçoit que l'amour-propre

patriotique, d'accord avec l'intérêt national, prenne conscience des droits nouveaux que la richesse du sol et la vitalité de la population confèrent aujourd'hui à cet empire de 170 millions d'habitants.

AU JOUR LE JOUR.

L'ART DE REFUSER LES MANUSCRITS.

Le rédacteur en chef du Tsin-Pao, journal chinois, reçut un manuscrit que ne méritait pas d'être inséré. Cet accident est commun à tous les directeurs; diverses formules sont employées, qui adoucissent la blessure en même temps qu'on la fait. On dit le plus souvent: "Votre manuscrit est excellent, malheureusement il ne serait pas compris du public." Ainsi, l'auteur malheureux est exalté en même temps qu'ennuyé; le directeur se tire d'affaire tout en agissant d'autorité, et le lecteur est à la fois calomnié et épargné. — On peut encore invoquer la ligne du journal, ligne magique, mobile et défensive, éternellement opposée au sollicitateur. Si le sujet est neuf, il est facile de décliner l'honneur d'en parler; et s'il ne l'est point, il est aisé de refuser l'article. On peut encore invoquer l'absence de place, la susceptibilité des lecteurs attirés; on peut même accepter le manuscrit; c'est un des plus sûrs moyens de ne jamais le publier.

Ainsi font les grossiers Occidentaux. Mais la politesse des fils du Ciel est exquise. Le rédacteur du Tsin-Pao écrit en retour le manuscrit refusé: "Très vénérable frère du soleil et de la lune! Ton esclave se courbe à tes pieds! Je baise le sol devant toi, et j'implore de toi la permission de parler et de vivre. Ton manuscrit, très vénéré, a passé entièrement sous nos yeux, et nous l'avons lu avec ravissement. C'est avec peur et tremblement que je vous le renvoie. Si je me hasardais à le publier, le président m'ordonnerait aussitôt de prendre ce bijou pour modèle, de ne plus jamais m'en écarter, et de n'ouvrir jamais la hardiesse de rien publier qui lui fût inférieur. Or, ma longue expérience des lettres m'a appris que de telles perles ne peuvent être produites qu'une fois tous les dix mille ans. C'est pourquoi je dois vous la rendre. Je vous en conjure, pardonnez-moi. Je suis à vos pieds, esclave de vos esclaves."

Voilà qui peut parler. La Gazette de Voss raconte une autre réponse. Il y a, en Allemagne aussi, des femmes qui écrivent pour le théâtre. L'une d'elles envoyait un manuscrit à un directeur, avec une lettre pleine de soupçons acerbes et de présages funestes: "Je parierais vingt marks, disait ce bas-bleu sans illusions, que vous ne lirez jamais ma pièce." Le directeur avait l'esprit pratique et l'humour agréable. Au bout de trois semaines, il renvoya le manuscrit avec vingt marks et ce petit mot de félicitations: "Bravo, chère madame! Vous avez gagné votre pari!" — Y.

LA FAMILLE DE PAUL HEYSE.

Paul Heyse, l'écrivain allemand qui vient de mourir, avait pour père un professeur, que son état mit en rapport avec plusieurs familles illustres. Karl-Wilhelm Heyse avait fait l'éducation du plus jeune fils de Guillaume de Humboldt. Il entra ensuite comme précepteur chez Abraham Mendelssohn Gartholdy, conseiller municipal de Berlin, où il eut

pour élève Félix Mendelssohn, le futur compositeur des Romances sans paroles et du Songe d'une Nuit d'été. Il y connut la femme qui allait devenir la compagne de sa vie, une cousine de la maîtresse de maison. Il l'épousa après qu'il eut été nommé professeur de philosophie; de ce mariage naquit Paul Heyse qui se trouva ainsi cousin au second degré du célèbre musicien et qui, pendant son enfance, rencontra chez les Mendelssohn tout ce qu'il y avait d'intéressant dans le monde des arts et de la littérature. Sa mère, une Buben Mama, était une sorte d'enfant terrible, connue pour sa franchise un peu brusque, pour ses boutades et ses bon mots. Paul Heyse en rapporte plusieurs dans ses Souvenirs de jeunesse. Les lecteurs d'Allemagne les trouveront extrêmement drôles; ils perdent un peu à être traduits. On voulait un jour la convaincre et l'obliger à une démarche qui ne lui plaisait pas; on lui donna la pilule de toutes les manières: "La chose, lui disait-on, n'a rien de bien terrible; elle est même agréable en soi. — En soi, répliqua telle, c'est possible; elle ne l'est pas pour moi." En parlant des fils d'une voisine: "C'est curieux, à voir les enfants de Lise, on croirait qu'elle les a achetés d'occasion chez un vieux revendeur." Elle disait d'un homme de caractère grincheux: "Il a toujours l'air de prendre mal tout ce qu'il y a de monde." Mordante dans ses propos, on assure cependant qu'elle était bonne amie, heureuse et optimiste; elle avait un amour de la vie qui ne se démentit pas jusqu'au dernier moment. A la veille de mourir, elle murmurait encore: "Ca me serait très désagréable de m'en aller, j'étais bien habituée à moi!"

L'ART APPLIQUE AUX METIERS.

Nous avons déjà signalé les publications entreprises par la Société de l'Art appliqué aux métiers, lorsque parut le premier volume consacré à l'art de la pierre. Il vient d'en paraître deux nouveaux, dus comme le précédent à la plume experte de M. Lucien Magne. Consacrés à l'art de la terre et à celui du verre, ils enseignent non seulement la genèse et la technique de ces deux matériaux mais les applications auxquelles ils se prêtent et la manière dont on doit les traiter pour en tirer le meilleur parti possible au point de vue du décor ou de la construction. Le plan est le même pour chacun des volumes. Dans une première partie, l'auteur expose l'histoire du passé, décrit l'emploi qu'on a fait de la terre ou du verre aux différentes époques et cite en exemple les plus parfaits ouvrages qu'ils ont produits dans chaque pays. Dans la seconde, M. Magne étudie les procédés nouveaux et les recherches nouvelles. Depuis une trentaine d'années, nous assistons à une renaissance de ces arts de la terre et du verre. La céramique, sous toutes ses formes, porcelaine, faïence, grès, carreaux de revêtement, a donné lieu à des tentatives intéressantes; il suffit de rappeler les noms d'artistes comme Carriès, Chaplet, Delaherche, Bigot, pour ne nommer que les plus anciens. Il en est de même pour l'art du verre, où l'emploi de couleurs différentes, superposées par couches dans la pâte, a créé des ressources inconnues jusqu'alors. La mosaïque, si mal comprise d'abord par l'école de Sévres et si fâcheusement essayée dans

l'escalier du Louvre a produit un fort bel ensemble dans le tombeau de Pasteur. Le vitrail, également si médiocre pendant une longue période, doit aux Américains la conquête de quelques effets inédits. M. Magne examine la valeur de toutes ces tentatives avec la sympathie et l'expérience d'un architecte qui a toujours cherché à les favoriser. Il analyse et critique, sans autre parti pris que de vouloir une harmonie parfaite entre le décor et la matière, entre l'œuvre et la destination.

LE THEATRE ORPHEUM.

Le programme de l'Orpheum pour la semaine est entièrement nouveau. Représentations et artistes ont le mérite de prémices à la Nouvelle-Orléans, après avoir été acclamés par de nombreux spectateurs dans d'autres villes des Etats-Unis. La première place sur l'affiche est tenue par Cecil Lean avec le concours de Cleo Mayfield dans une représentation musicale "Acting Songs." Puis vient Mlle Elphye Snowden et M. Waller Ross représentant les plus récentes créations chorégraphiques. Maud Muller et Ed Stanley, ont un répertoire très varié et amusant tiré des opéras comiques les plus populaires. Britt Wood, jeune interprète de monologues burlesques; Ed Corelli et Charles Gillette, deux types drôlatiques contribuent au succès du programme. Il y a aussi, un drame "Little California", représenté par Mlle Anna Lehr et sa troupe d'acteurs de mérite. Une nouveauté très appréciée est la représentation unique des "Jongleurs de l'eau", Charles et Anna Glocker. Et pour finir le programme intéressant l'on admire les vues cinématographiques spéciales et l'on entend l'orchestre de concert de l'Orpheum, le meilleur du Sud.

Les Débitants de Tabac.

Le Congrès de la Fédération des Chambres Syndicales de débitants de Tabac, tenu à Paris, a émis des vœux sur les questions suivantes: Stabilité du gérant, adaptation du traité de gérance au bail de droit commun; diminution des taux des gérances et fixation de ce taux par l'Administration pour tous les débits, taux ne pouvant dépasser 40 pour cent des bénéfices bruts. Les congressistes ont encore demandé que l'Administration nomme au moins deux titulaires pour chaque débit; qu'en cas de création de débits de tabac, le syndicat soit consulté; qu'un conseil de discipline soit institué, comprenant un représentant du Syndicat qui serait chargé de statuer sur les fautes reprochées aux débitants; que le paquetage du tabac et des cigarettes soit unifié; que le tabac à priser soit livré en paquets de 500 grammes; que l'on crée un paquet de tabac ordinaire à 25 centimes.



WEAR THE ROBERT. Ses montures sont au plus égales. H. J. ROBERT. OPTICIEN SPECIALISTE. 206-207 rue Carondelet. Phone Main 4570. 7dép-1an

Suicide d'un Invalide

Thomas Holihan, seragenaire et maladif, se tira une balle de revolver dans la bouche.

Les rares passants dans le "square" Coliseum pres de la rue Race vers dix heures Jeudi soir, ont été mis en émoi par la détonation d'une arme à feu. Un agent de police qui par un singulier hasard se trouvait dans le voisinage, est accouru et a relevé le corps d'un vieillard gisant par terre, et baigné dans son sang. Le malheureux s'était fait sauter la tête en se tirant une balle de revolver dans la bouche. Un billet trouvé dans une des poches du défunt, et signé "Thomas Holihan, 1525 rue Erato, signifiait son intention d'en finir avec la vie pour cause de maladie incurable. Holihan était un ancien employé du département des travaux publics.

Ah! C'est Exquis!

Tout ce que l'on peut désirer comme qualité, tout ce que l'on peut demander comme arôme: C'est ce que l'on trouve dans Velva: la nourriture douce et saine, qui possède une réputation.

vous plaira, certainement, et continuera à vous plaire. Demandez à votre épicer de vous en envoyer pour faire un essai. Demandez les boîtes en métal, rouges ou vertes. PENICK et FORD, limités, Nlle-Orléans

Demandez notre recueil de recettes culinaires, et pour la confection des bonbons.

CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY

DE LA LOUISIANE

Successeur de la Banque des Citoyens. Etablie en 1833.

No. 620 RUE GRAVIER.

Toujours prudente et conservatrice dans toutes les affaires de banque.

Le Département des Epargnes, accepte des versements aux taux de 3 1/2 pour cent d'intérêt. \$1.00 OUVRE UN COMPTE. Nous sollicitons votre clientèle.

CHARLES J. THEARD, Président.

H. C. GRENIER, Caissier. GUS PITOT, Directeur du Département des Epargnes.

CETTE BANQUE EST DEPOSITAIRE DE LA COMMISSION DE LA DETTE DE LA VILLE

LIGNE DE L'EXPOSITION 1915

EXCURSION SPECIALE

A

HOUMA

ET RETOUR

Dimanche le 26 Avril 1914

\$1.50 Aller et Retour

Un train spécial quittera le débarcadere, rue de l'Esplanade à 7 heures A. M., Alger à 7:30 A. M., Gretna à 7:40 A. M., Harvey à 7:45 A. M., et Westwego à 7:50 A. M.

Le Comité d'excursion de Houma amusera les visiteurs avec un Jeu de Baseball, des Danses, de la musique et autres divertissements.

DE JOYEUX MOMENTS POUR TOUT LE MONDE

Pour de plus amples informations s'adresser en personne, ou par phone au Bureau des Billets, 227 rue St-Charles. Phone Main 4027

LE PROBLEME de PLOMBAGE RESOLU

Il n'est pas nécessaire de payer comptant

Nous avons fondé un Club qui permettra à tout le monde d'avoir le système d'égouts et de plombage installés par un système dont nous sommes les promoteurs. Avant de contracter avec d'autres maisons, étudiez notre système.

GAIENNE CO., Ltd

Rue Carondelet et St. Joseph

Feuilleton de L'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 21 Commencé le 1er avril 1914

UN ROMAN

—DE—

FEMME

DEUXIEME PARTIE

(Suite)

Lui-même ne se rendait point un compte exact de l'influence pernicieuse qu'exerçaient sur lui ces tournées fréquemment renouvelées. Ce Breton, au fond vertueux, demeura naïf malgré tout, en dépit des apparences contraires, subissait la pression d'esprits très inférieurs, se laissait dominer par la crainte du ridicule auprès de ses relations parisiennes, et ne s'apercevait point que les travers dont il cherchait à se garder n'eussent porté aucune atteinte à l'intégrité de son caractère, tandis que les manières déteintes qu'il rapportait à chaque voyage le dépréciaient aux yeux de ses compatriotes, faisaient dire aux hommes sérieux.

— Quel dommage que Penlan soit à ce point l'esclave des opinions!

Il y avait longtemps déjà que Sermain l'avait présenté chez Mme du Chaisne, au cours de l'un de ses voyages. L'avocat quimperlois en avait été ravi et, d'ailleurs, s'était fait bien venir par son amabilité et son esprit.

Il se plaisait beaucoup en ce salon où, de son côté, il plaisait beaucoup.

Il n'y avait point rencontré Pauline Déryilly. En revanche, il y avait fait la connaissance de Gaston Devairnes.

Tel était l'homme dont l'ennemi du bonheur d'Henry se fit un instrument contre lui.

Ce fut donc à l'occasion de cette consultation au sujet des affaires de la commune que le coup le plus violent fut porté à l'âme déjà endolorie de Sermain.

La conversation roula d'abord sur le sujet qui l'avait amené à Quimper. M. Penlan trancha en quelques mots la difficulté et, après avoir renseigné son client, se souvint de l'ami et le retint à déjeuner.

Or il était encore matin. Ces premières journées de mars étaient très douces, à ce point que les feuilles montrèrent déjà leurs pousses vertes sous la coque des bourgeons. Penlan proposa donc à Sermain d'aller faire un tour de promenade sur les bords de l'Odet et, lorsque tous deux eurent franchi les limites de la ville, le dialogue s'engagea sur le ton d'une amicale confidence.

— Avant tout, le provincial voulut se montrer aux yeux de son ami tout à fait au courant des choses de la vie parisienne.

— nonent encore votre nom avec une faveur marquée?

— Vraiment ? fit Sermain, incrédule. Vous me surprenez étrangement, mon cher. J'ai tenu fort peu de place dans l'existence mondaine de la capitale, et, en dehors de la baronne du Chaisne, je ne vois vraiment personne qui puisse s'intéresser à moi.

— Voilà en quoi vous vous trompez. Votre souvenir est beaucoup plus vivant que vous ne le supposez et l'on s'entretient de vos faits et gestes.

— De mes faits et gestes? Des faits et gestes d'un conseiller municipal de Tréguennec en Coronouailles? Allons! vous vous moquez de moi!

— Pas le moins du monde, mon cher Sermain. J'aurais grand tort, d'ailleurs. Ne sais-je pas, en effet, que vous accomplissez, à vos loisirs, des actions généreuses qui suffiraient à assurer la gloire à bien des gens?

Henry haussa les épaules, donnant des signes non équivoques d'impatience et de lassitude.

— Encore ce sauvetage qui revient sur l'eau, c'est le cas, ou jamais, de le dire, soupira-t-il. Mais l'avocat n'avait pas encore glissé la petite malice qu'il tenait en réserve. Tout à coup il affecta un ricanement fort spirituel et, choisissant ses mots, harmonisant ses phrases, il insinua cette allusion aux rapports de voisinage qu'Henry entretenait avec Saint-Drenan.

— Et puis, Tréguennec, pour perdu et isolé qu'il soit, n'en est pas moins un bourg de Bretagne, c'est-à-dire de la terre de France. Or la terre de France a toujours été, par excellence, celle des poètes, des cours d'amour, des idylles harmonieuses, et l'on prétend, mon cher Sermain, que si vous désertez aussi obstinément la capitale pour vivre en un angle obscur de roches et de grèves, c'est que vous y êtes

retenu par les sortilèges de quelque belle enchanteresse féerie d'amour pour vous.

Ces paroles aussi prétentieuses, aussi amphigouriques que maladroites, étaient, sous une autre forme, la répétition des propos malséants tenus naguère par Devairnes sur le trottoir des boulevards. Sermain en demeura sur-le-champ l'origine et l'inspiration. Très calme, très froid, il se campa, les bras croisés, devant son interlocuteur, en lui disant:

— Que signifie cette énigme? Je ne vous comprends pas.

— Penlan fut quelque peu abasourdi de la riposte. Le regard droit et clair d'Henry ne mentait pas.

— Bah! s'écria l'avocat décontenancé, entre nous, est-il bien sûr que vous ne compreniez pas?

— Puisque je vous le déclare, insista Sermain, sans se départir de son flegme un peu hautain.

Alors Penlan perdit un peu la tête. Il avait cru frapper à coup sûr, ayant puisé dans le scepticisme des milieux où il fréquentait l'assurance nécessaire pour traiter avec désinvolture ces questions dont le monde parle avec tant de légèreté. Il s'était cru la plaisanterie permise, s'autorisant de la vieille et solide amitié qui l'unissait à Sermain.

— El voilà qu'il donnait de la tête contre un mur, qu'il se heurtait à une obstination qui ne reconnaissait même pas les prérogatives d'une amitié éprouvée. Et pourtant, là-bas, à Paris, on lui avait bien clairement fait comprendre que Sermain "cachait son jeu", selon l'expression populaire, qu'il dissimulait une liaison avec une femme du monde. Cet on, il est vrai, n'était autre que Gaston Devairnes. Mais le pauvre Penlan ne connaissait point Devairnes; il le tenait pour un "galant homme". Ne le soupçonnant d'aucune forfaiture, il ne pouvait

se méfier de ses dires. Ainsi va le monde. La langue d'un malfaiteur distille son venin sur une réputation honorable. Cela suffit, car c'est la loi de la calomnie, comme de tous les vides de corroder ce qu'elle touche, de brûler l'intégrité d'un nom, d'en ternir l'éclat sans tâche. Et Devairnes ne s'était pas même arrêté aux noms. Celui de Mlle Déryilly avait été prononcé en même temps que celui d'Henry Sermain.

Alors aussi l'avocat, en proie à ce trouble imprévu, s'abandonna au besoin de se défendre. Se trouvant dans une position fautive, il dépassa le but et s'accorda la licence d'insinuations pires. Si Pauline n'était point à Tréguennec pour Sermain, elle y était certainement pour quelque autre, car le monde ne saurait admettre qu'une femme jeune et belle, qui n'a point de secrets à couvrir, puisse prendre une autre retraite que celle des maisons religieuses.

Cela, Penlan le dit ou, du moins, le fit entendre à son interlocuteur. Il accomplit, sans le vouloir, sans le savoir, la plus méchante action qu'un être humain puisse commettre: la plus indigne du caractère d'un galant homme.

Le mal qu'il fit à Henry fut atroce. Sermain croyait avoir épuisé la coupe des souffrances. Brusquement, à l'atrocité même de la torture, il reconnut que son cœur était plus vivant que jamais. Tous les démons de la jalousie le déchirèrent, malgré le cri de raison protestant contre la calomnie et lui affirmant que Pauline Déryilly était la plus noble des créatures.

Il ne fléchit point, toutefois, sous ce coup inattendu. Entièrement maître de lui, il posta tranquillement sa main sur le bras de Penlan et, d'une voix à laquelle les circonstances prétaient une gravité presque solennelle, il dit:

— Je vous en prie, mon cher ami, ne con-